



Vue du Maha-Toolut-Boungyot, monastère royal, à Amarapoura. — Dessin de Lancelot d'après H. Yule.

de se mettre à la tête de l'insurrection. On se récria, on discuta, bref, on ne conclut à rien, sinon à se retrouver le lendemain. C'était toujours vingt-quatre heures de gagnées.

Les journalistes, d'autre part, s'étaient donné rendez-vous dans la soirée. Là, M. Thiers, de sa voix la plus pointue, résistait, sermonnait, adjurait. « La résistance légale, point autre chose », criait-il aussi à chaque instant. Mais l'élément ardent, besoigneux et jeune, était plus nombreux qu'à la réunion des députés. Puis, dans cette conjoncture, le rôle d'un journaliste était ou de rester chez soi, ou de prendre son fusil. Un député avait quelque droit à prétendre que son premier devoir était de se concerter avec ses collègues, mais, pour un journaliste, l'inaction ou l'insurrection : point de milieu.

L'insurrection l'emporta. Il fut décidé que douze comités, représentant les douze arrondissements de Paris, prendraient la tête du mouvement. Si le refus de l'impôt fut proclamé officiellement le but à atteindre, on convint tacitement que la barricade serait le moyen. Les comités devaient recevoir des munitions et des armes. Les membres de ces comités appartenaient, pour la plupart, à l'ancienne société des carbonari<sup>1</sup>.

De son côté, Marmont tergiversait. Quelques coups de fusil avaient été tirés, un vieillard et un étranger tués, trois ou quatre barricades élevées, mais rien de tout cela n'annonçait jusqu'alors un conflit dangereux. La foule remplissait les rues, les ouvriers se promenaient désœuvrés, les cafés regorgeaient de monde. On discutait, on vociférait, on se promenait en bandes, chantant les aimables refrains de Béranger; de temps à autre l'éclair d'un coup de fusil brillait, le bruit d'une détonation retentissait, mais la lueur s'éteignait et le bruit cessait sans que nul écho ne lui répondit. Les troupes patrouillaient convenablement; elles étaient acclamées quand c'était la ligne, huées quand c'étaient les Suisses ou la garde. Tactique instinctive, irraisonnée peut-être de la plèbe, mais singulièrement habile.

Le ministère semblait avoir eu une inspiration de bon sens. Il venait enfin de se mettre d'accord sur la proclamation de l'état de siège; mais ce n'était pas dans la soirée du 27 qu'il eût fallu prendre ce parti. L'ordonnance aurait dû être prête et signée du roi, tandis qu'on ne réclama cette signature que dans la matinée du 28.

Si le 27 on eût arrêté, en vertu des pouvoirs illimités de l'état de siège, une dizaine de députés, une vingtaine de journalistes, une cinquantaine de conspirateurs bien connus, peut-être eût-on fait avorter l'insurrection. La fortune avait réservé au roi quarante-huit heures de répit, et il n'en avait pas profité.

<sup>1</sup> Nettement, p. 613.

25 FÉVRIER 1880.



de se mettre à la tête de l'insurrection. On se récria, on discuta, bref, on ne conclut à rien, sinon à se retrouver le lendemain. C'était toujours vingt-quatre heures de gagnées.

Les journalistes, d'autre part, s'étaient donné rendez-vous dans la soirée. Là, M. Thiers, de sa voix la plus pointue, résistait, sermonnait, adjurait. « La résistance légale, point autre chose », criait-il aussi à chaque instant. Mais l'élément ardent, besoigneux et jeune, était plus nombreux qu'à la réunion des députés. Puis, dans cette conjoncture, le rôle d'un journaliste était ou de rester chez soi, ou de prendre son fusil. Un député avait quelque droit à prétendre que son premier devoir était de se concerter avec ses collègues, mais, pour un journaliste, l'inaction ou l'insurrection : point de milieu.

L'insurrection l'emporta. Il fut décidé que douze comités, représentant les douze arrondissements de Paris, prendraient la tête du mouvement. Si le refus de l'impôt fut proclamé officiellement le but à atteindre, on convint tacitement que la barricade serait le moyen. Les comités devaient recevoir des munitions et des armes. Les membres de ces comités appartenaient, pour la plupart, à l'ancienne société des carbonari<sup>1</sup>.

De son côté, Marmont tergiversait. Quelques coups de fusil avaient été tirés, un vieillard et un étranger tués, trois ou quatre barricades élevées, mais rien de tout cela n'annonçait jusqu'alors un conflit dangereux. La foule remplissait les rues, les ouvriers se promenaient découverts, les cafés regorgeaient de monde. On discutait, on vociférait, on se promenait en bandes, chantant les aimables refrains de Béranger; de temps à autre l'éclair d'un coup de fusil brillait, le bruit d'une détonation retentissait, mais la lueur s'éteignait et le bruit cessait sans que nul écho ne lui répondît. Les troupes patrouillaient convenablement; elles étaient acclamées quand c'était la ligne, huées quand c'étaient les Suisses ou la garde. Tactique insincère, irraisonnée peut-être de la plèbe, mais singulièrement habile.

Le ministère semblait avoir eu une inspiration de bon sens. Il venait enfin de se mettre d'accord sur la proclamation de l'état de siège; mais ce n'était pas dans la soirée du 27 qu'il eût fallu prendre ce parti. L'ordonnance aurait dû être prête et signée du roi, tandis qu'on ne réclama cette signature que dans la matinée du 28.

Si le 27 on eût arrêté, en vertu des pouvoirs illimités de l'état de siège, une dizaine de députés, une vingtaine de journalistes, une cinquantaine de conspirateurs bien connus, peut-être eût-on fait avorter l'insurrection. La fortune avait réservé au roi quarante-huit heures de répit, et il n'en avait pas profité.

<sup>1</sup> Nettement, p. 613.  
25 FÉVRIER 1880.

brûlent de la poudre, et jouent tout ce qu'ils possèdent; les barbes blanches racontent les merveilles du Béloutchistan, dont les neiges, les fruits savoureux, les eaux transparentes ne trouvent que des incrédules. Le reste de la population est composée de Ouamrima<sup>1</sup>, tribu de sang mêlé arabe et africain, dont la vie s'écoule au milieu d'une abondance relative ayant deux sources : le détressement à l'amiable des caravanes qui reviennent de l'intérieur, et le rapport de vastes champs de légumes et de céréales dont les produits alimentent l'île de Zanzibar et s'exportent jusqu'en Arabie<sup>2</sup>.

« Les Ouamrima sont gouvernés par des chefs dépendant de Zanzibar, et dont le nombre est partout en raison inverse de l'importance des localités qu'ils exploi-

tent. Ces tyranneaux jouissent, à l'égard des trafiquants, du privilège d'exaction dans toute son étendue, et le concèdent à leurs administrés, qui pillent les caravanes déjà mises à rançon, d'où l'horreur des étrangers qui, en modifiant les bases du négoce, pourraient porter atteinte à ce régime lucratif. Il en résulte qu'à peine étions-nous dans Kaolé, notre escorte fut saisie d'effroi en pensant aux difficultés du voyage, et déclara qu'il ne nous fallait pas moins de cent gardes, plusieurs canons et cent cinquante mousquets pour pénétrer dans l'intérieur. Je ne partageais pas les craintes de mes braves, mais je savais que nous entrerions sur cette terre inconnue dans une saison fatale; chaque minute de retard augmentait les chances de fièvre; et malgré cela



nous n'étions, le 2 juillet, qu'à notre première étape. Enfin, après avoir commencé avant le jour nos prépa-

ratifs de départ, et cela pour la troisième fois, nous nous trouvâmes, à huit heures du matin, sur un sen-

1. Dans la langue des tribus de la côte de Zanguebar, et dans les idiomes qui s'y rattachent, le nom évoquant une idée première ne s'emploie qu'avec un préfixe qui en modifie l'acception : *Ou* signifie région, contrée : *Ouzaramo*, région de Zaramo; *M* indique l'individu : *Mzaramo*, un habitant de l'Ouzaramo; pour former le pluriel, l'*M* est remplacé par *Oua* (racine de *Ouatou* qui signifie peuple) : *Ouazaramo*, tribu du Zaramo; enfin la syllabe *Ki* annonce quelque chose appartenant à la contrée ou à la peuplade qui l'habite, et désigne principalement l'idiome : *Kisaramo*, langage parlé dans l'Ouzaramo.

2. Ces champs sont cultivés par des esclaves, tandis que les maîtres se livrent à la débauche; et la partie féminine de la population étant beaucoup plus nombreuse que la partie masculine, on comprend ce qui advient de cette différence numérique. Les Ouamrima sont, au demeurant, fort peu dignes d'intérêt et ne

valent guère mieux au physique qu'au moral. Chez le métis arabe, la partie supérieure du visage, y compris les narines, appartient bien à la race sémitique; mais il a la mâchoire proéminente et allongée, les lèvres tuméfiées et pendantes, et le menton faible et fuyant. Oisif et dissolu, quoique intelligent et rusé, cet hybride a peu d'instruction : on le met à l'école de sa septième à sa dixième année, il y apprend à déchiffrer le Coran, à tracer d'anciens caractères arabes qu'il applique au langage de la côte, et qui ne se rapportant pas à cet idiome, sont inintelligibles. Quelques prières complètent son bagage scientifique; c'est bien le plus ignorant de tout l'Islam; néanmoins il est assez fanatique pour être dangereux. Son unique point d'honneur paraît être de porter un turban et une longue tunique jaune en témoignage de son origine arabe, origine dont les caractères s'effacent chez lui avec tant de rapidité, qu'à la troisième génération il ne diffère presque plus du négroïde indigène.



qu'au métal ; le bois pourrit, le fer se ronge, les habits se trempent, la poudre se délite, le cuir devient gélatineux et le carton se liquéfie. Le Zoungoméro n'en est pas moins un centre commercial important, et plusieurs milliers d'hommes le traversent chaque semaine. Ses bourgades y sont formées de cases où l'eau s'infiltre, où l'on est en compagnie de volailles, de pigeons, de rats, de souris, de serpents, de lézards, de sauterelles, de blattes, de moustiques, de mouches, d'araignées hideuses, sans parler des essaims d'abeilles qui souvent en chassent les habitants, et de l'incendie que l'on peut toujours y craindre. Mais le sorgho y abonde, par conséquent la bière ; le chanvre et le datura y croissent naturellement, et ajoutent leur charme à ceux de l'ivresse. Il n'en faut pas davantage pour que le Zoungoméro soit le rendez-vous d'une armée de flibustiers qui, le sabre ou la lance au poing, l'arc tendu, ou le mousquet à l'épaule, s'établissent dans les maisons, prennent les femmes, les enfants, s'emparent de tout, mettent le feu aux villages et en vendent les habitants à la première caravane qui passe. On est sur le sentier de la traite, et quel que soit le degré de misère des indigènes, le voyageur ne peut pas leur témoigner sa pitié : il ne trouve d'aliments à aucun prix ; s'il n'entre pas de vive force dans une case, il restera sans abri malgré l'orage ; s'il n'impose pas de corvée, on ne lui prêtera nul secours ; enfin, s'il ne brûle et ne pille, il mourra de faim au milieu de l'abondance. Telle est la réaction de ce trafic odieux, qui détruit tout ce qu'il y a de bon dans le cœur de l'homme. »

Personnel de la caravane. — Métis arabes, Hindous, jeunes gens mis en gage par leurs familles. — Anes de selle et de bât. — Chafne de l'Ousagara. — Transformation du climat. — Nouvelles plaines insalubres. — Contraste. — Ruine d'un village. — Fourmis noires. — Troisième rampe de l'Ousagara. — La Passe terrible. — L'Ougogo. — L'Ougogi. — Epines. — Le Zihoua. — Caravanes. — Curiosité des indigènes. — Faune. — Un despote. — La plaine embrasée.

« Au moment de quitter le Zoungoméro, je passe en revue tous nos gens ; que le lecteur me permette de les lui présenter. Ils se composent de Saïd-ben-Sélim, métis arabe de Zanzibar, qui a été chargé, malgré lui, par Sa Hautesse, de conduire notre caravane. Il est suivi de quatre esclaves, sans compter la jeune Halimah, dont l'embonpoint excessif et la physionomie carline absorbent la pensée de notre chef, toutes les fois que par hasard il la détourne de lui-même. Vient ensuite Mabrouki, mon valet de pied, esclave d'un chef arabe qui me l'a prêté moyennant cinq dollars par mois. C'est le type du nègre à encolure de taureau : front bas, petits yeux, nez épaté, large mâchoire, pourvue de cette force musculaire qui caractérise les puissants carnivores. Il est à la fois le plus laid et le plus vain de toute la bande, et sa passion pour la parure est sans borne ; maladroit et paresseux, d'un caractère détestable, il passe d'un excès de colère ou d'orgueil à un excès d'abattement et de servilisme. Bombay, son compatriote, après des lubies infiniment trop prolongées, revint à ce qu'il était au début : un ser-

viteur actif et honnête. Valentin et Gaétano, métis hindous et portugais, appartiennent à cette race de parias qui, dès leur enfance, s'en vont gagner quelques roupies en qualité de bonnes d'enfants et de marmitons dans les cités opulentes de l'Inde anglaise. Ces deux hybrides ont pour défauts un orgueil de caste et un mépris des hérétiques et des infidèles, qui les mettent souvent en péril, le besoin de paraître et de dominer, un penchant irrésistible au vol et au mensonge, une prodigalité du bien d'autrui excessive et une ténacité particulière à tout ce qui leur appartient, une faiblesse physique déplorable et une voracité qui les conduit à l'indigestion quotidienne. Mais tous deux ont leur mérite : il n'a fallu que quelques jours à Valentin pour connaître la langue du pays, pour apprendre à se servir du chronomètre et du thermomètre, de manière à nous être utile ; et non moins adroit qu'intelligent, il fait aussi bien une couture qu'une sauce au carri. Gaétano a des soins curieux auprès d'un malade, et un mépris absolu du danger ; il retournera seul, pendant la nuit, chercher sa clef qu'il aura laissée dans les jungles ; il se jette dans une mêlée d'indigènes, sans s'inquiéter de leur fureur et ne manque jamais de transformer leur colère en gaieté. Certes il m'a causé bien de l'exaspération ; mais il avait eu d'horribles accès de fièvre, qui avaient pris la forme cérébrale ; et comme il devenait chaque jour plus étourdi, plus sale, plus prodigue, plus enclin à faire prendre le feu, et à l'entretenir avec mon beurre fondu, objet précieux et rare, je ne peux m'empêcher de l'absoudre en mettant ses torts sur le compte de la fièvre.

« Sa Hautesse nous a donné huit Béloutchis qui sont responsables de nos jours et de nos biens. Ils portent l'ancien mousquet, le sabre du Katch, le bouclier hindou, orné de son clinquant, une dague acérée, une provision de mèches, de briquets, de poudre et de plomb, judicieusement distribuée sur leur personne. Leur chef, le jemadar Mallok, est privé d'un œil, et justifie le proverbe qui suspecte la loyauté des borgnes. Il a de beaux traits, mais quelque chose autour des lèvres qui inspire la défiance, un œil qui ne regarde jamais en face, et qui répand des larmes de crocodile. Parmi les Béloutchis sont deux vétérans. Sans barbes grises, une caravane se considère comme n'étant pas en règle ; mais je ne sais pas à quoi servent les nôtres, si ce n'est à paralyser l'élan de notre jeunesse. De plus, j'ai huit esclaves appartenant à M. Ramji, qui me les a loués, et qui nous servent d'interprètes, de guides et de soldats ; ils ne quittent jamais leurs mousquets, ni leurs vieux sabres qui ont appartenu jadis à la cavalerie allemande. Tous les huit s'intitulent *mouinyi*, c'est-à-dire maîtres, parce que dans le principe ils ont été donnés en gage au banian Ramji par leurs familles, et que si leurs parents ont oublié de les racheter, ils n'ont cependant pas été vendus. Mal-appris et vaniteux, ils refusent toute besogne, excepté l'achat des vivres ; s'arrogent le droit de commander aux porteurs, et le privilège de voler tout ce qui les tente. Ils boivent sec, nous ont mis plus d'une fois dans l'embarras par leurs façons cavalières avec les



qu'au métal ; le bois pourrit, le fer se ronge, les habits se trempent, la poudre se délite, le cuir devient gélatineux et le carton se liquéfie. Le Zoungoméro n'en est pas moins un centre commercial important, et plusieurs milliers d'hommes le traversent chaque semaine. Ses bourgades y sont formées de cases où l'eau s'infiltre, où l'on est en compagnie de volailles, de pigeons, de rats, de souris, de serpents, de lézards, de sauterelles, de blattes, de moustiques, de mouches, d'araignées hideuses, sans parler des essaims d'abeilles qui souvent en chassent les habitants, et de l'incendie que l'on peut toujours y craindre. Mais le sorgho y abonde, par conséquent la bière ; le chanvre et le datura y croissent naturellement, et ajoutent leur charnie à ceux de l'ivresse. Il n'en faut pas davantage pour que le Zoungoméro soit le rendez-vous d'une armée de flibustiers qui, le sabre ou la lance au poing, l'arc tendu, ou le mousquet à l'épaule, s'établissent dans les maisons, prennent les femmes, les enfants, s'emparent de tout, mettent le feu aux villages et en vendent les habitants à la première caravane qui passe. On est sur le sentier de la traite, et quel que soit le degré de misère des indigènes, le voyageur ne peut pas leur témoigner sa pitié : il ne trouve d'aliments à aucun prix ; s'il n'entre pas de vive force dans une case, il restera sans abri malgré l'orage ; s'il n'impose pas de corvée, on ne lui prêtera nul secours ; enfin, s'il ne brûle et ne pille, il mourra de faim au milieu de l'abondance. Telle est la réaction de ce trafic odieux, qui détruit tout ce qu'il y a de bon dans le cœur de l'homme. »

Personnel de la caravane. — Métis arabes, Hindous, jeunes gens mis en gage par leurs familles. — Anes de selle et de bât. — Chaîne de l'Ousagara. — Transformation du climat. — Nouvelles plaines insalubres. — Contraste. — Ruine d'un village. — Fourmis noires. — Troisième rampe de l'Ousagara. — La Passe terrible. — L'Ougogo. — L'Ougogi. — Epines. — Le Zihoua. — Caravanes. — Curiosité des indigènes. — Faune. — Un despote. — La plaine embrasée.

« Au moment de quitter le Zoungoméro, je passe en revue tous nos gens ; que le lecteur me permette de les lui présenter. Ils se composent de Saïd-ben-Sélim, métis arabe de Zanzibar, qui a été chargé, malgré lui, par Sa Hautesse, de conduire notre caravane. Il est suivi de quatre esclaves, sans compter la jeune Halimah, dont l'embonpoint excessif et la physionomie carline absorbent la pensée de notre chef, toutes les fois que par hasard il la détourne de lui-même. Vient ensuite Mabrouki, mon valet de pied, esclave d'un chef arabe qui me l'a prêté moyennant cinq dollars par mois. C'est le type du nègre à encolure de taureau : front bas, petits yeux, nez épaté, large mâchoire, pourvue de cette force musculaire qui caractérise les puissants carnivores. Il est à la fois le plus laid et le plus vain de toute la bande, et sa passion pour la parure est sans borne ; maladroit et paresseux, d'un caractère détestable, il passe d'un excès de colère ou d'orgueil à un excès d'abattement et de servilisme. Bombay, son compatriote, après des lubies infiniment trop prolongées, revint à ce qu'il était au début : un ser-

viteur actif et honnête. Valentin et Gaétano, métis hindous et portugais, appartiennent à cette race de parias qui, dès leur enfance, s'en vont gagner quelques roupies en qualité de bonnes d'enfants et de marmitons dans les cités opulentes de l'Inde anglaise. Ces deux hybrides ont pour défauts un orgueil de caste et un mépris des hérétiques et des infidèles, qui les mettent souvent en péril, le besoin de paraître et de dominer, un penchant irrésistible au vol et au mensonge, une prodigalité du bien d'autrui excessive et une ténacité particulière à tout ce qui leur appartient, une faiblesse physique déplorable et une voracité qui les conduit à l'indigestion quotidienne. Mais tous deux ont leur mérite : il n'a fallu que quelques jours à Valentin pour connaître la langue du pays, pour apprendre à se servir du chronomètre et du thermomètre, de manière à nous être utile ; et non moins adroit qu'intelligent, il fait aussi bien une couture qu'une sauce au carri. Gaétano a des soins curieux auprès d'un malade, et un mépris absolu du danger ; il retournera seul, pendant la nuit, chercher sa clef qu'il aura laissée dans les jungles ; il se jette dans une mêlée d'indigènes, sans s'inquiéter de leur fureur et ne manque jamais de transformer leur colère en gaieté. Certes il m'a causé bien de l'exaspération ; mais il avait eu d'horribles accès de fièvre, qui avaient pris la forme cérébrale ; et comme il devenait chaque jour plus étourdi, plus sale, plus prodigue, plus enclin à faire prendre le feu, et à l'entretenir avec mon beurre fondu, objet précieux et rare, je ne peux m'empêcher de l'absoudre en mettant ses torts sur le compte de la fièvre.

« Sa Hautesse nous a donné huit Béloutchis qui sont responsables de nos jours et de nos biens. Ils portent l'ancien mousquet, le sabre du Katch, le bouclier hindou, orné de son clinquant, une dague acérée, une provision de mèches, de briquets, de poudre et de plomb, judicieusement distribuée sur leur personne. Leur chef, le jemadar Mallok, est privé d'un œil, et justifie le proverbe qui suspecte la loyauté des borgnes. Il a de beaux traits, mais quelque chose autour des lèvres qui inspire la défiance, un œil qui ne regarde jamais en face, et qui répand des larmes de crocodile. Parmi les Béloutchis sont deux vétérans. Sans barbes grises, une caravane se considère comme n'étant pas en règle ; mais je ne sais pas à quoi servent les nôtres, si ce n'est à paralyser l'élan de notre jeunesse. De plus, j'ai huit esclaves appartenant à M. Ramji, qui me les a loués, et qui nous servent d'interprètes, de guides et de soldats ; ils ne quittent jamais leurs mousquets, ni leurs vieux sabres qui ont appartenu jadis à la cavalerie allemande. Tous les huit s'intitulent *mouinyi*, c'est-à-dire maîtres, parce que dans le principe ils ont été donnés en gage au banian Ramji par leurs familles, et que si leurs parents ont oublié de les racheter, ils n'ont cependant pas été vendus. Mal-appris et vaniteux, ils refusent toute besogne, excepté l'achat des vivres ; s'arrogent le droit de commander aux porteurs, et le privilège de voler tout ce qui les tente. Ils boivent sec, nous ont mis plus d'une fois dans l'embarras par leurs façons cavalières avec les



qu'au métal ; le bois pourrit, le fer se ronge, les habits se trempent, la poudre se délite, le cuir devient gélatineux et le carton se liquéfie. Le Zoungoméro n'en est pas moins un centre commercial important, et plusieurs milliers d'hommes le traversent chaque semaine. Ses bourgades y sont formées de cases où l'eau s'infiltre, où l'on est en compagnie de volailles, de pigeons, de rats, de souris, de serpents, de lézards, de sauterelles, de blattes, de moustiques, de mouches, d'araignées hideuses, sans parler des essaims d'abeilles qui souvent en chassent les habitants, et de l'incendie que l'on peut toujours y craindre. Mais le sorgho y abonde, par conséquent la bière ; le chanvre et le datura y croissent naturellement, et ajoutent leur charme à ceux de l'ivresse. Il n'en faut pas davantage pour que le Zoungoméro soit le rendez-vous d'une armée de flibustiers qui, le sabre ou la lance au poing, l'arc tendu, ou le mousquet à l'épaule, s'établissent dans les maisons, prennent les femmes, les enfants, s'emparent de tout, mettent le feu aux villages et en vendent les habitants à la première caravane qui passe. On est sur le sentier de la traite, et quel que soit le degré de misère des indigènes, le voyageur ne peut pas leur témoigner sa pitié : il ne trouve d'aliments à aucun prix ; s'il n'entre pas de vive force dans une case, il restera sans abri malgré l'orage ; s'il n'impose pas de corvée, on ne lui prêtera nul secours ; enfin, s'il ne brûle et ne pille, il mourra de faim au milieu de l'abondance. Telle est la réaction de ce trafic odieux, qui détruit tout ce qu'il y a de bon dans le cœur de l'homme. »

Personnel de la caravane. — Métis arabes, Hindous, jeunes gens mis en gage par leurs familles. — Anes de selle et de bât. — Chatne de l'Ousagara. — Transformation du climat. — Nouvelles plaines insalubres. — Contraste. — Ruine d'un village. — Fourmis noires. — Troisième rampe de l'Ousagara. — La Passe terrible. — L'Ougogo. — L'Ougogi. — Epines. — Le Zihoua. — Caravanes. — Curiosité des indigènes. — Faune. — Un despote. — La plaine embrasée.

« Au moment de quitter le Zoungoméro, je passe en revue tous nos gens ; que le lecteur me permette de les lui présenter. Ils se composent de Saïd-ben-Sélim, métis arabe de Zanzibar, qui a été chargé, malgré lui, par Sa Hautesse, de conduire notre caravane. Il est suivi de quatre esclaves, sans compter la jeune Halimah, dont l'embonpoint excessif et la physionomie carline absorbent la pensée de notre chef, toutes les fois que par hasard il la détourne de lui-même. Vient ensuite Mabrouki, mon valet de pied, esclave d'un chef arabe qui me l'a prêté moyennant cinq dollars par mois. C'est le type du nègre à encolure de taureau : front bas, petits yeux, nez épaté, large mâchoire, pourvue de cette force musculaire qui caractérise les puissants carnivores. Il est à la fois le plus laid et le plus vain de toute la bande, et sa passion pour la parure est sans borne ; maladroit et paresseux, d'un caractère détestable, il passe d'un excès de colère ou d'orgueil à un excès d'abattement et de servilisme. Bombay, son compatriote, après des lubies infiniment trop prolongées, revint à ce qu'il était au début : un ser-

viteur actif et honnête. Valentin et Gaétano, métis hindous et portugais, appartiennent à cette race de parias qui, dès leur enfance, s'en vont gagner quelques roupies en qualité de bonnes d'enfants et de marmitons dans les cités opulentes de l'Inde anglaise. Ces deux hybrides ont pour défauts un orgueil de caste et un mépris des hérétiques et des infidèles, qui les mettent souvent en péril, le besoin de paraître et de dominer, un penchant irrésistible au vol et au mensonge, une prodigalité du bien d'autrui excessive et une ténacité particulière à tout ce qui leur appartient, une faiblesse physique déplorable et une voracité qui les conduit à l'indigestion quotidienne. Mais tous deux ont leur mérite : il n'a fallu que quelques jours à Valentin pour connaître la langue du pays, pour apprendre à se servir du chronomètre et du thermomètre, de manière à nous être utile ; et non moins adroit qu'intelligent, il fait aussi bien une couture qu'une sauce au carri. Gaétano a des soins curieux auprès d'un malade, et un mépris absolu du danger ; il retournera seul, pendant la nuit, chercher sa clef qu'il aura laissée dans les jungles ; il se jette dans une mêlée d'indigènes, sans s'inquiéter de leur fureur et ne manque jamais de transformer leur colère en gaieté. Certes il m'a causé bien de l'exaspération ; mais il avait eu d'horribles accès de fièvre, qui avaient pris la forme cérébrale ; et comme il devenait chaque jour plus étourdi, plus sale, plus prodigue, plus enclin à faire prendre le feu, et à l'entretenir avec mon beurre fondu, objet précieux et rare, je ne peux m'empêcher de l'absoudre en mettant ses torts sur le compte de la fièvre.

« Sa Hautesse nous a donné huit Béloutchis qui sont responsables de nos jours et de nos biens. Ils portent l'ancien mousquet, le sabre du Katch, le bouclier hindou, orné de son clinquant, une dague acérée, une provision de mèches, de briquets, de poudre et de plomb, judicieusement distribuée sur leur personne. Leur chef, le jemadar Mallok, est privé d'un œil, et justifie le proverbe qui suspecte la loyauté des borgnes. Il a de beaux traits, mais quelque chose autour des lèvres qui inspire la défiance, un œil qui ne regarde jamais en face, et qui répand des larmes de crocodile. Parmi les Béloutchis sont deux vétérans. Sans barbes grises, une caravane se considère comme n'étant pas en règle ; mais je ne sais pas à quoi servent les nôtres, si ce n'est à paralyser l'élan de notre jeunesse. De plus, j'ai huit esclaves appartenant à M. Ramji, qui me les a loués, et qui nous servent d'interprètes, de guides et de soldats ; ils ne quittent jamais leurs mousquets, ni leurs vieux sabres qui ont appartenu jadis à la cavalerie allemande. Tous les huit s'intitulent *mouinyi*, c'est-à-dire maîtres, parce que dans le principe ils ont été donnés en gage au banian Ramji par leurs familles, et que si leurs parents ont oublié de les racheter, ils n'ont cependant pas été vendus. Mal-appris et vaniteux, ils refusent toute besogne, excepté l'achat des vivres ; s'arrogent le droit de commander aux porteurs, et le privilège de voler tout ce qui les tente. Ils boivent sec, nous ont mis plus d'une fois dans l'embarras par leurs façons cavalières avec les